

L'insurgée de Louise Frechette

Numéro 27, automne 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39637ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1982). Compte rendu de [*L'insurgée* de Louise Frechette]. *Lettres québécoises*, (27), 40–41.

de voix mis au corps, de désir né du germe profond-enfoui dans les chairs liquides et amoureuses. Détails inachevés des larmes devant l'enfance au détour des maisons vues, vécues, refaites, devant l'enfant à naître, objet mobile et marin dans le corps traversé, « quelques pitiés restantes pour nos chairs détériorées » (p. 77).

Cela exulte la justesse des sentiments, l'à-propos sensitif des relations aux corps. De propos délibérés, l'injustice récriée ; des tentations exactes de la chair, l'humour. Amyot fusionne, à partir d'elle, de ce qui antérieurement fut son enfance, de ce qui postérieurement pourrait être son enfant — l'ambiguïté toujours reprise du rapport au corps amoureux, aux lieux immédiats des gestations. Recueil tout à la fois saisissant dans sa dimension connotative où le « vécu » sourd euphorique ou morbide, et passionnant dans son déferlement où la phrase se gonfle et coule, où elle comprend dans sa forme les fuites soucieuses et rupturées de l'inquiétude. Questionnement sur la jouissance des naissances, sur la production d'être et de corps. Livre audacieux dans son déplacement secret qui touche sensiblement le produit du texte comme celui toujours travaillant des organes inadéquats. Les tons s'y accordent donc mineurs et majeurs, toujours portés au gré de l'humour instantané du texte.

Qu'il y soit dit, rapide, le goût juteux des fruits de l'enfance ou que soit décrit longuement le fœtus en devenir, tout le texte de Amyot nous subjugué. C'est une sorte d'euphorie qu'il faudrait amener tout lecteur le moins soucieux de poésie, d'une langue riche et d'un style qui depuis les premières oeuvres ne se dément jamais, à lire et à relire, puisque ce texte, s'il le fallait encore, confirme la voix prenante d'une auteure d'importance :

il bouge encore je suis si contente ce visage paisible yeux soudés lui donne l'air d'un drôle de petit mort où le sang dure mais il bouge dieu merci regarde le bras vient de se déplacer un peu on dirait qu'il essaie d'agripper qu'en penses-tu peut-être a-t-il besoin de serrer quelque chose et il ne trouve rien il ouvre la bouche il veut parler il va lâcher un message d'outre-monde tendons à l'extrême nos oreilles déficientes bien sûr je m'énerve j'exagère il cherche plutôt à téter avaler ô mon fils dis-moi que tu es bien dans ces chaleurs couveuses que tu ne te sens pas trop à l'étroit c'est bête j'ai peur parfois que tu étouffes comme un enterré je mélange tout il faut célébrer vieil amour notre superbe bébé rouge ses inouïes petites danses dans l'eau close (p. 105)

Difficilement alors se quitte ce livre et l'effroi entrevu. La crainte insidieuse qui couve sous les textes, vaste inquiétude du savoir, de se savoir habitée, de se savoir habitante de ses textes à vif, comme si l'éclat indécent du geste disait ici dans la confiance le plaisir.

comment crois-tu que je pourrais casser ce pacte occulte accompli maintenant dans nos globes et nos phrases au-delà toute mémoire antérieure

pour la pitié complète de la résistance (p. 66)

L'insurgée

de Louise Fréchette



Photo : Denyse Coutu

... dans un parler-femme, il n'y a pas un sujet qui pose devant un objet. Il n'y a pas cette double polarité sujet-objet, énonciation/énoncé. Il y a une sorte de va-et-vient continu du corps de l'autre à son corps.

Luce Irigaray

Ainsi dit l'épigraphe de *L'insurgée*. Ainsi s'annonce le vif du corps, le vif du propos, marqué dans l'implicite de ce discours en travail comme dans sa forme principalement affirmative. Louise Fréchette signe ici son premier recueil et il faut souligner dès maintenant la marque sûre de ce coup d'envoi. On se croirait déjà dans une forme avancée, et s'inscrit déjà une réflexion particulièrement efficace. Fréchette n'épargne rien, dès le point marqué du commencement (et à ce point qu'elle ne nous épargne pas les redites). Elle fonce à toutes jambes dans ce texte où la confiance

inquiète côtoie la revendication la plus actuelle. C'est frappé comme du plomb, comme si la course à l'expression n'allait jamais achever la phrase, n'allait jamais rattrapper son cours. C'est bousculant et bousculé. Tout à l'envie palpable d'exprimer et de sortir d'elle la mutation en travail. Le texte de Fréchette s'arc-boute, se relance dans son incessant besoin de déferler entre le cri aigu de la colère enfin reprise pour soi et la tendresse infinie devant le texte-femme, l'écriture-femme qui l'habite :

Je suis effrayée de dire. D'écrire. De souscrire aux paroles des femmes. À la sienne. Effrayée d'aller rejoindre les damnées. Les sorcières à brûler. Vertige d'avoir à dire. Vertige de ne savoir plus dire. Syndrome de la source tarie. (p. 24)

Et pourtant ce texte coupe et louvoie, frappe et danse, comme s'il y allait de la parole comme de l'effervescence, enfin, d'arriver à prononcer les mots nouveaux, le nouveau texte. Ce texte du savoir-femme revenu des âges pour s'approprier aux actions les plus multiples :

Oui, nos ventres savent qu'ils pourraient enfanter autre chose que les petits des hommes. Qu'ils pourraient enfanter des fresques dantesques ; des symphonies, des arabesques, des inventions de précision ; des lois régissant les nations ; de grandes philosophies complexes ; des écrits, de merveilleux textes libérés, libertins, libertaires ; (p. 35)

... le crime de dire. Celui dont on accuse toutes les femmes damnées qui osent élever la voix plutôt que des enfants. (p. 63)

Or, le crime de cette parole s'accomplit, non plus dans la stérilité reprochée, mais dans ce nouvel enfantement d'un autre ordre, revendiquer de page en page et de mots-scalpels en mots-d'amour. Coupe friable dans le non-dit. Essai-poésie qui clame l'existence et rejoint par là le concerté des écritures en rupture de ban, en rapt de sens, comme s'il y allait de la survie première de cette parole, comme si elle jouait sa peau à tous les mots, à tour de phrases.

Ainsi *l'Insurgée* s'adresse d'abord « à une guerrière » (titre de la première partie) pour apaiser l'inquiétude des premiers mots à dire, pour vérifier auprès d'elle l'effet terrible d'une première lecture. L'audace de la livraison du texte où se joue tant d'espoir. La parole tourne autour et chante. Elle est en transe, elle est en chasse. Comme un surplus défaisant les barrières, se préparant dans la danse du sens à l'avènement.

Petite jument galopant seule dans le vent, grisée par son élan, son flanc crevé des coups d'éperons répétés : T'es capable ! T'es coupable ! T'es capable ! T'es coupable ! T'es capable ! T'es coupable ! T'es potable ! T'es quitable ! T'es mettable ! T'es minable ! WOW ! Jument de bois, ventre de bois, tête aux abois. (p. 25)

La cavalcade a des ratés de pas, des peurs aux mots salauds, aux agressions verbales. Cela dénonce au milieu de la danse. Elle ne s'y trompe pas qui fouette ici les sons. Comme ailleurs en cette première partie où Fréchette se consent quelques jeux sonores pour se dépandre de la méprise :

*Ma tendre, ma douce guerrière, tu me rends forte et solidaire quand je te vois faire défi à leur frénésie meurtrière. J'ai envie de faire la guerre. Ma révolte est pleine et entière. Je brûlerai leurs effigies. Je déjouerai leur perfidie. J'offrirai ma poitrine entière en tressant mes bras comme lierre autour de leur cou qui frémit. (p. 15)
(le romain est de nous)*

Hier se déjoue, se chante autrement. La dérision est même appelée dans l'urgence du renouvellement, dans l'effort pour chanter les airs difficiles selon des canons désappris.

« Écrire les femmes, le désir » (titre de la seconde partie) autrement, afin de « tout expliquer. Dire en long. En large. » (p. 67), ce qu'il y a de fragmenté et de renouvelable dans le texte retracé. Pour parvenir à confesser « les Belles Parlantes » (titre de la troisième partie), pour avouer les lectures, leur importance, leur envahissement. Question ici de Nicole Brossard, de Suzanne Lamy et de Luce Irigaray. Question d'une tendresse infinie entre ces femmes qui écrivent, qui s'écrivent.

Femmes parlantes et écrivantes, inlassable marée montante, votre parole converge dans mes yeux éblouis.

Recueillement.

En exergue d'Elles. En marges d'Elles, j'écris. (p. 99)

Rappel urgent donc de ces sonorités écrites et des formations larvaires des textes en demande, en appel de soi. Recueillement et privilège dit tout à la fois devant la grandeur de l'échange, le parcours tracé des mots.

Et puis en émerger, en toute indépendance de geste et de parole, possédante de moi. Posée à vos côtés comme entité vivante

et Parlante à mon tour (p. 109)

Jusqu'à cette *Insurgée* (palpable) de la dernière partie, soufflante et déchirée, souffrante et anéantie, couchée et relevée. C'est le temps du stress étanche, de la peur panique devant l'isolement des pages et des travaux.

Fréchette a ainsi un texte parcours, un discours retourné, friable et fort dans la mesure où son cri immense de la p. 121 s'entend de loin et graphiquement, comme lui, grossit et atteint. Premier recueil donc, mais qui annonce, pour la performance assurée du style et de la forme, par le sérieux heurtant du texte marqué, l'auteure immédiate qu'elle est déjà.